

FABER STAPULENSIS: PHILOSOPHUS, « HUMANISTA THEOLOGIZANS »

Jean-Marie Flamand

Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Centre National de la Recherche Scientifique, Paris; jean-marie.flamand@irht.cnrs.fr



Abstract: Les nombreuses productions de Jacques Lefèvre d'Étaples (c. 1460-1536) se répartissent en deux pôles principaux. Au début de sa carrière (à partir de 1492), Lefèvre a donné principalement des éditions et des commentaires d'Aristote (physique, logique, éthique), en lien direct avec son enseignement, qui faisait place également aux mathématiques et à l'astronomie (Euclide, Boèce, Sacrobosco). Mais il accorde une importance qui ira peu à peu croissant à la publication et au commentaire du texte biblique : d'abord les Psaumes, puis le Nouveau Testament, enfin le texte entier de la Bible, qu'il traduit en français (1530). Entre ces deux pôles, la publication de très nombreux auteurs ou textes antiques (Denys l'Aréopagite ou les *Hermetica*), médiévaux (Jordanus, Raymond Lulle) et même presque contemporains (Nicolas de Cuse, Georges de Trébizonde) aussi bien que l'édition de textes patristiques et mystiques témoignent de son aspiration principale: « couronner toute philosophie rationnelle par une mystique de l'amour divin ».

Keywords: Jacques Lefèvre d'Étaples – Classical Philology – Hellenismus – Aristoteles

Dès les premières années du XVI^e siècle, le nom de Jacques Lefèvre d'Étaples est devenu célèbre à travers toute l'Europe : à ce professeur parisien, tous reconnaissent alors un grand mérite, celui d'avoir restauré l'étude d'Aristote. C'est évidemment d'abord en France que Lefèvre est reconnu comme *philosophus clarissimus* : l'helléniste et hébraïsant François Tissard, dans le dialogue qui précède sa *Grammatica hebraica* (Paris, 1508), cite le nom de Lefèvre parmi les lettrés qui illustrent leur patrie de façon exemplaire¹. Mais cette célébrité s'étend à l'Allemagne : ainsi, Johannes Reuchlin, dans sa lettre-préface au *De arte cabalistica*, déclare-t-il : « Ficin a donné Platon à l'Italie, Lefèvre a restauré Aristote pour les Français »². De même, en mars 1506, le médecin Heinrich Stromer, d'Auerbach, qui fut professeur à Leipzig, salue en la personne de Lefèvre « un savant d'un génie divin, qui a atteint les sommets en toute forme de savoir », ajoutant que « par la finesse et l'élégance de son style », il a libéré la philosophie « de la barbarie qui l'avait si longtemps défigurée »³. De son côté, l'humaniste italien Mario Equicola, dans sa galerie des

lumières de son temps, insiste sur la grandeur philosophique de Lefèvre : en décembre 1504, dans une lettre au cardinal Francesco Soderini, après avoir fait l'éloge de Pontano et de Battista Spagnuoli de Mantoue *in poeticis*, celui de Pic et de Ficin *in remotioribus scientiis*, celui d'Ermolao Barbaro et de Janus Lascaris *in multiplici rerum cognitione*, Equicola fait l'éloge de Lefèvre *in reserandis philosophiae latebris* et ajoute que Lefèvre conduit ses lecteurs et ses élèves *ad metaphysicam sublimitatem*. Et il conclut : « Si l'on veut comprendre Aristote, il faut lire Lefèvre. Les commentateurs anciens (Alexandre, Thémistius, Simplicius), les lise qui voudra. Moi, je suis pleinement satisfait de Lefèvre »⁴. Enfin, la célébrité philosophique de Lefèvre a gagné jusqu'à l'Angleterre : de l'avis de Thomas More, c'est lui qui a rétabli « la vraie logique et la véritable philosophie, surtout celle d'Aristote »⁵.

Dans le cadre limité de cet exposé, je retracerai – à grands traits – la biographie de Lefèvre, en insistant sur trois facettes du personnage : jusqu'en 1508, en tant que professeur, il fut *philosophus celeberrimus* ; puis, de 1508 à 1521, la

¹ *Dialogus Prothomopatris kai Phronimos*, Paris, Gilles de Gourmont, 1508 : François Tissard fait l'éloge de Guillaume Briçonnet, en tant que protecteur de Lefèvre. Rappelons que Tissard fut le premier à faire paraître un livre imprimé en grec à Paris en 1507 (*Liber gnomagryicus*), chez Gilles de Gourmont. Voir *La France des humanistes. Hellénistes II*, par J.-Fr. MAILLARD et J.-M. FLAMAND [et al.], Turnhout 2010, p. 215–274 (pour l'éloge de Lefèvre, voir p. 255).

² « Italiae Marsilius Platonem edidit, Gallis Aristotelem Ia. Faber Stapulensis restauravit » : épître dédicatoire de Reuchlin à Léon X (*De arte cabalistica*, Haguenu, 1517, sign. [a iiii^v]).

³ « Vir diuino praeditus ingenio et in omni doctrinarum genere apicem adeptus suo emuncto elimatoque et tersissimo scribendi stilo a barbarie qua complusculos annos obruta fuit. » : voir *The Prefatory Epistles of Jacques Lefèvre d'Étaples*, ed. Eugene F. RICE Jr., New York & London, Columbia University Press, 1972 (texte cité p. 127–128 : ep. 40 Rice).

⁴ RICE, ep. 40 : « Si ad illius [scil. Aristotelis] sensa cupimus penetrare, hunc perlegamus. Habeant jam suos qui velint Themistios, Alexandros, Simplicios ; Mario satis erit tantisper suos Faber. »

⁵ Thomas More, lettre à Martinus Dorpius, dans *The Correspondence of Sir Thomas More*, ed. by Elizabeth Frances ROGERS, Princeton, 1947, p. 36.

multiplication de ses travaux d'éditeur de textes lui valut, alors plus que jamais, d'être qualifié d'*humanista theologizans* ; enfin, de 1521 à 1536, la période de floraison de ses travaux bibliques est aussi celle son action religieuse à Meaux, de son engagement actif dans la vie pastorale et des dangers qu'il a alors courus. Après cette esquisse biographique, je souhaite présenter quelques réflexions méthodologiques sur « le dossier Lefèvre », *i. e.* sur les travaux de préparation du prochain volume français, destiné à paraître dans la collection *Europa Humanistica*. J'aborderai trois points de méthode : le recensement des ouvrages de Lefèvre, l'étude des « paratextes » et l'organisation d'ensemble du dossier.

Né vers 1460 et mort en 1536, Lefèvre est en général discret sur les événements de sa propre vie. Venu de Picardie pour étudier à Paris, il est bachelier ès arts en mars 1479 (n. st.), licencié et maître ès arts probablement vers 1480. On ignore quels furent ses maîtres, on ignore aussi à quelle date il fut ordonné prêtre ; mais on sait qu'il n'a pas poursuivi ses études de théologie jusqu'au doctorat, ce qui l'eût agrégé à la Faculté de théologie et lui aurait imposé en retour un certain nombre de contraintes. Comme l'a écrit l'historienne Arlette Jouanna, « c'est sans doute pour garder sa liberté qu'il choisit d'enseigner dans la Faculté des arts au sein du collège du Cardinal-Lemoine, *i. e.* à un niveau inférieur à celui des trois Facultés supérieures (médecine, droit, théologie) ... Toute la première partie de sa vie de professeur et de penseur est consacrée à éditer et à commenter les œuvres d'Aristote »⁶. Cette période d'enseignement va durer jusqu'en 1508, soit près d'une vingtaine d'années. Dans le cadre de la Faculté des arts, Lefèvre, pédagogue dans l'âme, enseigne outre la philosophie d'Aristote, les mathématiques et l'astronomie.

En 1491, après avoir lu les *Contemplationes* de Raymond Lulle, il est tenté d'entrer dans la vie monastique : toute sa vie, Lefèvre, préoccupé par de hautes exigences spirituelles, s'est tourné de préférence vers les textes religieux et a été habité par une forte tendance mystique. Dissuadé par ses amis de réaliser ce *propositum monasticum*, il va cependant s'intéresser aux réformes de la vie monastique, car son désir est de « couronner toute philosophie rationnelle par une mystique de l'amour divin »⁷. Événement important, durant l'hiver 1491–92 : il fait le premier de ses trois voyages en Italie⁸. À Rome il rencontre Ermolao Barbaro « dont il admire le travail de restitution du véritable Aristote »⁹ et à Florence Marsile Ficini, qui « l'initie à Platon, mais aussi à Denys l'Aréopagite et au corpus hermétique »¹⁰ et Pic de la Mirandole. On voit par là que, du point de vue de la transmission des textes, Lefèvre va être un important « passeur » de l'humanisme italien en France : par deux fois, il va retourner pour de nouveaux voyages en Italie (en 1500, puis en 1507). Au terme de ce premier voyage,

lorsqu'il rentre en France en 1492, il reprend ses cours au collège du Cardinal-Lemoine et dès lors son enseignement va se doubler d'un important travail d'édition de textes.

L'activité éditoriale de Lefèvre se déploie à l'ombre de deux puissantes protections : d'abord celle de Guillaume Briçonnet, abbé commendataire de Saint-Germain-des-Prés à Paris, puis évêque de Meaux. À l'automne 1508, Briçonnet offre à Lefèvre la paisible retraite de son abbaye, afin de lui permettre de se consacrer entièrement aux travaux intellectuels ; en juin 1521, il va le choisir pour vicaire général du diocèse de Meaux et l'associer à ses efforts visant à rétablir le christianisme des apôtres. Entre 1508 et 1521, Lefèvre, qui a abandonné l'enseignement, s'adonne à l'étude et publie de nombreux textes ; il fait aussi un voyage en Allemagne à la recherche de manuscrits de Nicolas de Cuse et de mystiques rhénans (1509). Mais ses ouvrages, surtout à partir de son arrivée à Meaux, vont susciter la méfiance de la Sorbonne. Dès lors, une autre protection va lui être nécessaire, bien plus puissante encore : celle du roi François I^{er}. Lefèvre, très tôt sensible à la « théologie toute biblique » d'Érasme, et attentif à la prédication de Luther, se rend suspect auprès des théologiens de l'université de Paris, dès 1519 avec l'affaire dite « des trois Marie » ; un procès lui est intenté en novembre 1521, heureusement arrêté par François I^{er}, qui a été averti par Guillaume Budé. En juin 1522, Lefèvre, dans ses *Commentarii initiatorii in quattuor Evangelia*, adjure les évêques de rétablir l'Église primitive. Dans le diocèse de Meaux, sous l'impulsion de l'évêque Guillaume Briçonnet, le culte est simplifié et la langue française progressivement introduite dans la liturgie. Lefèvre publie ensuite plusieurs ouvrages, notamment les *Epistres et Evangiles des cinquante-deux dimanches* (au début de 1525), qui préconisent une réforme pacifique de l'Église. Les théologiens et le parlement de Paris se font alors plus menaçants. Or, en février 1525, François I^{er} est fait prisonnier à la bataille de Pavie : Lefèvre, momentanément privé de la protection du roi, est inquiet et doit s'enfuir à Strasbourg en octobre 1525, avec son élève Gérard Roussel. À son retour en France au printemps 1526, il se place sous la protection directe du roi. Il est âgé de près de 70 ans, et François I^{er} le charge de la « librairie » royale à Blois, et du préceptorat de ses deux enfants, Madeleine (6 ans) et Charles (4 ans). Lefèvre poursuit ses travaux bibliques et, en 1530, c'est à Anvers qu'il publie sa traduction de toute la Bible en français, faite à partir du latin de saint Jérôme : une édition suivie de quatre rééditions jusqu'en 1550 ; et cette dernière édition, revue par « les docteurs de Louvain », connaîtra à son tour quelque 200 éditions. À la fin de sa vie, Lefèvre est appelé par Marguerite de Navarre, la sœur du roi François I^{er}, fille spirituelle de l'évêque Briçonnet¹¹, à sa petite cour

⁶ Arlette JOUANNA, « Lefèvre d'Étaples », dans *La France de la Renaissance. Histoire et dictionnaire* (éd. A. JOUANNA ET ALII), PARIS, 2001, p. 903–906 (PASSAGE CITÉ : p. 902).

⁷ Augustin RENAUDET, « Lefèvre d'Étaples », dans le *Dictionnaire des lettres françaises. Le XVI^e siècle*, éd. revue et mise à jour sous la dir. de Michel SIMONIN, Paris, 2001 [1^e éd. 1951], p. 716–719 (passage cité : p. 717).

⁸ Voir Rice, *Introd.* p. XII.

⁹ A. JOUANNA, *art. cit.*, p. 904.

¹⁰ A. JOUANNA, *ibid.*

¹¹ Cette filiation spirituelle se révèle particulièrement à travers la correspondance échangée entre Guillaume Briçonnet et Marguerite de 1521 à 1524 : voir l'édition du texte et les annotations par Christine MARTINEAU et Michel VEISSIÈRE, 2 vol., Genève, Droz, 1975 et 1979.

gasconne de Nérac, non loin de Toulouse : c'est là qu'il meurt en 1536, tourmenté – dit-on – par le remords de n'avoir pas souffert pour l'Évangile.

Le nombre, l'étendue et la variété de ses publications est considérable : éditions de textes, traductions, commentaires, œuvres personnelles. En 1972, Eugene Rice, qui a dressé l'inventaire de ces éditions, a pu établir une liste de 350 entrées¹² : les villes d'impression sont Paris, Lyon, Rennes, Rouen, Venise, Anvers, Deventer, Louvain, Bâle, Vienne, Leipzig, Fribourg-en-Brigau, Cracovie, Salamanque. En schématisant très grossièrement pour la clarté de l'exposé, on peut distinguer deux pôles importants, au début et à la fin du parcours de Lefèvre : c'est Aristote qui l'occupe principalement au début, c'est la Bible presque exclusivement à la fin, quoique déjà dès 1509 se marque son intérêt pour l'Écriture sainte avec le *Quincuplex Psalterium*. La philosophie d'Aristote a retenu l'intérêt de Lefèvre en ses trois divisions fondamentales : physique, logique et éthique¹³. C'est ainsi qu'il a publié des introductions, parfois sous forme de petits dialogues, des commentaires et des paraphrases, et des *argumenta*, destinés à rendre accessibles aux étudiants ces trois aspects de l'œuvre d'Aristote. Rompant avec les traductions médiévales, il a aussi publié des traductions latines nouvelles, récemment produites par des humanistes italiens. Aux commentaires de Lefèvre, son élève Josse Clichtove a souvent ajouté un second commentaire. Toutes ces publications correspondent au rôle de professeur qu'a joué durant près de vingt ans Lefèvre à la Faculté des arts, où la logique, la physique et l'éthique d'Aristote figuraient depuis longtemps au programme des études. À l'autre extrémité de son parcours, Lefèvre multiplie les éditions, les traductions et les commentaires des Évangiles, des épîtres de saint Paul (1512), des Psaumes, et pour finir de la Bible, qu'il met tout entière en français (Anvers, 1530). Son évolution, on le voit, l'a donc conduit, à partir d'intérêts philosophiques et philologiques, vers des préoccupations essentiellement religieuses et pastorales.

Entre ces deux pôles, les nombreux textes qu'il a publiés sont de caractère scientifique (l'*Arithmétique* et la *Musique* de Boèce, la *Géométrie* d'Euclide, la *Sphaera* de Johannes de Sacrobosco) et surtout religieux : ce sont des auteurs patristiques grecs en traduction latine (Athénagoras, 1498 ; Ignace, Polycarpe, 1499 ; Héraclide, 1504 ; Jean Damascène, 1507 ; Hermas, 1513 ; Basile de Césarée), des textes théologiques (Denys l'Aréopagite, dans la traduction d'Ambrogio Traversari, 1499 ; Raymond Lulle, 1505 et 1516). Toutes ces publications révèlent une tendance à l'ascétisme, un profond souci de la vie intérieure : en témoignent les

Hermetica (Pimander) dans la traduction de Ficin (1494), le *De ornatu spiritualium nuptiarum* de Ruysbroek (1512), et plusieurs textes mystiques de religieuses allemandes (Hildegarde de Bingen, Élisabeth de Schönau, Mechtilde de Hackeborn, 1513). À la frontière entre philosophie et religion, Lefèvre trouve en l'œuvre de Nicolas de Cuse, qu'il publie en trois volumes (1514), « la docte ignorance qui voit les contradictoires s'identifier en Dieu » pour « dépasser les apparences intelligibles du monde »¹⁴. Et ce ne sont pas seulement des textes antiques qu'il publie ou commente, mais aussi des médiévaux (comme Raymond Jordanus, « l'Idiot », dont il publie les *Contemplationes* en 1519 : auteur du XIV^e siècle, qu'il croit beaucoup plus ancien) et jusqu'à des quasi-contemporains, comme Georges de Trébizonde (*Dialectica*, 1508). En dépit de cet intérêt manifeste pour le domaine religieux et théologique, rappelons que Lefèvre n'est pas *doctor* en théologie. Pour quelle raison publie-t-il donc ces textes ? C'est d'abord parce qu'il considère que si, pour connaître le monde des apparences, Aristote est le meilleur guide¹⁵, il faut, pour accéder à la vérité la plus haute, lire les textes révélés. Dans la dédicace qu'il adresse à Guillaume Briçonnet en 1505 (seconde édition des *Hermetica*), Lefèvre affirme que son intention, en publiant ces textes, est de « faire connaître une philosophie religieuse qui, au-delà du monde des apparences, parmi lesquelles l'aristotélisme est le guide le plus sûr, rejoint les révélations mosaïques »¹⁶. On comprend alors aussi pourquoi il commente ces textes ou les accompagne d'*argumenta* : ses commentaires ou ses introductions n'ont d'autre objet que de rendre accessibles les textes publiés, et, quand il s'agit de la Bible, Lefèvre entend qu'ils soient accessibles au plus grand nombre de fidèles. Son but, essentiellement pédagogique, répond avant tout à une exigence de clarté¹⁷. Il procède par dialogues, *paraphrases*, *annotationes*, ajoute souvent des schémas ; « il ne suivra pas une autre méthode dans ses commentaires bibliques. Dès ses premières publications, sa clarté et sa rigueur font le succès de ses livres auprès des étudiants et des hommes cultivés de son temps »¹⁸. C'est pour toutes ces raisons qu'il a pu être appelé *humanista theologizans* par son adversaire Noël Béda¹⁹, le redoutable syndic de la faculté de théologie de Paris, porte-parole de la Sorbonne et ennemi juré des humanistes. Si nous entendons aujourd'hui cette expression en un sens purement objectif, n'oublions pas combien elle pouvait avoir une connotation péjorative, pour un théologien patenté comme Noël Béda : pour lui, Lefèvre n'était qu'un usurpateur, voire un imposteur qui ne devait pas se mêler de questions théologiques, car l'unique domaine des

¹² RICE, *op. cit.* (*supra* n. 3), p. 535–568 (« Bibliography ») : la liste comprend CCCXXXVI entrées, à quoi s'ajoutent quatorze entrées supplémentaires (intercalées).

¹³ Division classique de toute la philosophie grecque antique. Il est à noter que la partie zoologique de l'œuvre d'Aristote n'a pas retenu l'intérêt de Lefèvre ; nulle trace non plus chez lui de la *Poétique*.

¹⁴ J'emprunte ces formules à RENAUDET, *Dictionnaire des Lettres Françaises* (voir *supra* n. 7).

¹⁵ « Summum Aristotelem omnium vere philosophantium ducem prosequor » (*Prologus in Paraphrasin Librorum Physicorum Aristotelis*, Paris, Johann Higan, 1492) [Rice, *op. cit.*, p. 5].

¹⁶ Voir RICE *op. cit.* p. 43 ; voir aussi RENAUDET, *op. cit.*, p. 155–156.

¹⁷ Guy BEDOUELLE, *Lefèvre d'Étaples ou l'intelligence des écritures*, Genève, 1976, p. 32–33.

¹⁸ Guy BEDOUELLE, *op. cit.*, p. 33.

¹⁹ *Annotationum... in Jacobum Fabrum Stapulensem libri duo et in Desiderium Erasmus Roterodamum liber unus*, Paris, Josse Bade, 1526, sign. Aa iv. Tous les exemplaires de ce livre furent saisis sur ordre de François I^{er}, et la saisie fut confirmée par un arrêt du Parlement du 17 août 1526 : voir Brigitte MOREAU, *Inventaire chronologique des éditions parisiennes du XVI^e siècle*, t. II [Abbeville, 1985], p. 278, n^o 924.

humanistes (dont les vaines élégances n'intéressent pas le théologien) devait rester celui des lettres humaines.

Si Lefèvre fut d'abord un remarquable professeur (*philosophus eminentissimus et philosophiae defensor acerrimus*²⁰), si ses étudiants parisiens furent les premiers à apprécier la clarté et la rigueur de ses explications de textes, il serait fort utile (mais cela excéderait largement notre propos actuel) de situer son enseignement à l'université de Paris dans le cadre des querelles de méthode et des rivalités autour de l'interprétation d'Aristote. Car il faut rappeler qu'entre 1490 et 1520, on enseignait à Paris plusieurs Aristote : l'un était au service du nominalisme, soucieux avant tout de logique formelle (tendance illustrée par Thomas Bricot) ; il y avait eu aussi un Aristote thomiste, dont les dominicains « tentaient la restauration »²¹ ; restait enfin un Aristote réduit à de « dures abstractions » par les disciples de Duns Scot, « mal défendu par les franciscains »²². Or, les très nombreuses rééditions des ouvrages de Lefèvre montrent que son rayonnement dépassa largement les limites de son auditoire parisien : c'est qu'au milieu de toutes ces interprétations le philosophe présenté par Lefèvre est un Aristote rénové que l'on peut qualifier d'« humaniste » à deux titres. D'abord, Lefèvre a choisi d'éditer les textes dans des traductions nouvelles venues d'Italie, comme celles de Leonardo Bruni pour les *Politiques* et l'*Économique* (1506) ; d'Argyropoulos pour l'*Éthique à Nicomaque* (1497), la *Physique*, le *De caelo* et le *De anima* (1518) ; de Giorgio Valla pour les *Magna Moralia* (1497) ; du cardinal Bessarion pour la *Métaphysique* (1515). Lefèvre a également publié en 1503 les œuvres logiques d'Aristote, dont il avait lui-même revu la traduction : il a corrigé la vulgate latine médiévale, c'est-à-dire la traduction de Boèce, en la comparant *ad fideles archetypos*, ce qui laisse supposer qu'il avait une assez bonne connaissance du grec²³. Désireux de rompre avec les traductions médiévales, qu'il juge gothiques, « barbares » et surtout pas assez précises, il entend retrouver le *sens véritable* et l'*éloquence* d'Aristote²⁴. Ensuite, cet Aristote est « humaniste » parce qu'il est éclairé par les commentaires de Lefèvre, que caractérisent des méthodes pédagogiques particulières, inventées par lui, et une interprétation libre de toute glose, exempte du formalisme scolastique. À vrai dire, c'est la méthode d'Ermolao Barbaro, qui consiste à lire Aristote pour lui-même, en considérant la lecture de ce philosophe comme voie d'accès aux sciences. Abandonnant les commentaires scolastiques qui s'étaient accumulés sur l'œuvre du

philosophe, cette démarche entend rechercher le véritable Aristote. Pour Lefèvre, il s'agit tout simplement de « voir Aristote face à face » : *de facie in faciem Aristotelem intueri*²⁵.

Le principe de la collection *Europa Humanistica* étant d'étudier des figures d'humanistes considérés, d'abord et avant tout, en tant que transmetteurs de textes, c'est à ce titre que nous intéressent Lefèvre, l'une des plus importantes figures de l'humanisme en France. Plus qu'à sa biographie, plus qu'à ses positions religieuses, déjà bien étudiées, c'est à son rôle d'éditeur, de traducteur et de commentateur que nous nous attachons. Il a transmis une quantité considérable de textes antiques et médiévaux : quel *relais* a-t-il été dans la transmission de ces textes ?

Notre point de départ est nécessairement le recensement de tous les ouvrages de Lefèvre. Jusqu'à présent, ce travail considérable n'a été entrepris que par Eugene Rice²⁶, dans l'ouvrage remarquable qu'il a produit il y a quarante ans. Tant par la richesse des documents qu'il publie que par les précisions historiques dont il les éclaire, ce recueil de 152 lettres, épîtres dédicatoires pour la plupart, toutes écrites en latin (sauf une dizaine en français) par Lefèvre ou par ses proches, offre un point d'appui indispensable à toute recherche historique. Mais visiblement, Rice n'a conçu son recensement que comme une sorte d'appendice à la publication de son recueil de lettres²⁷ : son objectif premier était d'éclairer un milieu et, s'il a recensé les éditions de façon systématique, c'était pour constituer la toile de fond de sa « récolte » des préfaces écrites par les divers membres de ce milieu. La liste de Rice pourra donc être augmentée, en tenant compte de la diffusion européenne des œuvres de Lefèvre, du vivant même de l'humaniste et au-delà, sa fortune (*Nachleben*) s'étendant jusqu'à la fin du XVI^e siècle, voire le milieu du siècle suivant²⁸. Toutefois, il ne s'agit pas pour nous de faire un catalogue bibliographique, décrivant de façon plus ou moins approfondie les productions de Lefèvre : notre objectif est d'éclairer au mieux le rôle qu'il a joué dans l'histoire des textes transmis. Pour chaque auteur, chaque texte transmis, on doit donc constituer des « séries éditoriales » dans lesquelles il faut distinguer entre éditions, rééditions, simples émissions. On tâchera, autant que possible, de voir directement (autopsie) au moins un exemplaire de chaque ouvrage ; on signalera des exemplaires présentant des particularités intéressantes, par exemple les livres ayant été en possession de Beatus Rhenanus. Il importe, à chaque fois, de situer le travail de

²⁰ La formule se lit dans le supplément au *De scriptoribus ecclesiasticis*, de Trithème, Paris, 1512, f. CXXIX^r (cité par E. RICE, « Humanist Aristotelianism in France », dans *Humanism in France at the end of the Middle Ages and in the early Renaissance* (ed. by A. H. T. LEVI), Manchester, 1970, p. 146 n. 10).

²¹ Aug. RENAUDET, art. cit., p. 717.

²² Aug. RENAUDET, art. cit., p. 717.

²³ Question importante : quelle connaissance du grec avait exactement Lefèvre ? La question se pose non seulement pour Aristote, mais aussi pour ses commentaires sur saint Paul et surtout pour sa traduction « nouvelle » de Jean Damascène (1507).

²⁴ Sur la méthode de traduction de Lefèvre, voir Eugene RICE, « Humanist Aristotelianism in France : Jacques Lefèvre d'Étaples and his circle », dans *Humanism in France at the end of the Middle Ages and in the early Renaissance*, ed. by A. H. T. LEVI: New-York, 1970, p. 132–149 (partic. p. 134).

²⁵ *Prologus Leonardi Aretini in Libros Politicorum Aristotelis*, édité par Lefèvre en 1506 (voir Rice, ep. 49).

²⁶ Voir *supra* n. 3.

²⁷ Voir *supra* n. 12.

²⁸ Prenons l'exemple des éditions des *Hermetica* : Rice en relève quatre (1494, 1505, 1505 encore, 1522), puis se contente de renvoyer au *Catalogus translationum* I, 147–148 pour les éditions du XVI^e siècle qui reprennent le commentaire de Lefèvre sur le *Pimander* et l'*Asclepius*.

Lefèvre dans la chaîne historique de la transmission du texte, afin de caractériser le rôle joué par notre humaniste dans la diffusion de l'ouvrage décrit : par exemple, pour les éditions des *Hermetica*, ce rôle n'est pas le même dans l'édition de 1494, qui est la première à donner à lire en France la traduction de Ficin, et dans l'édition de 1554, due à Turnèbe, qui édite pour la première fois le texte grec suivi de la traduction de Ficin, mais qui juge bon de reprendre les *commentaria* de Lefèvre. L'histoire des éditions devrait aussi permettre de mieux saisir la nature des liens qu'a entretenus Lefèvre avec ses imprimeurs, les deux principaux étant Henri I^{er} Estienne et Simon de Colines, et surtout d'éclaircir plus précisément le travail de collaboration qu'il a mené avec ses étudiants, Josse Clichtove surtout, puis François Vatable. Une attention particulière devra être apportée aux problèmes que posent les manuscrits, et notamment au rapport entre manuscrit et imprimé, en particulier dans le cas des éditions princeps, assez nombreuses, qui sont dues à Lefèvre.

Un aspect important de la méthode suivie dans la collection *Europa Humanistica* consiste à publier toutes les pièces liminaires : non seulement les épîtres dédicatoires, mais plus largement tout ce qu'on appelle « paratexte » (pièces de vers, annotations supplémentaires ou marginales...). Par l'importance reconnue aux épîtres dédicatoires, notre travail rejoint et prolonge celui de Rice, mais en mettant davantage l'accent sur l'histoire des textes, elle-même bien souvent susceptible d'enrichir la biographie. Les éclaircissements historiques que nous entendons apporter sont non seulement d'ordre prosopographique, mais sont surtout relatifs à la transmission : ainsi, il importe de caractériser – même sommairement – la nature des commentaires de Lefèvre, afin d'en mieux saisir l'originalité. Dans cette optique, ce n'est donc pas assez de publier les paratextes, avec les variantes, ce qu'a fait Rice pour ses 152 épîtres, il faut aussi les munir de résumés, ce qu'il n'a pas fait ; on traduira tous les termes grecs. Un soin particulier doit être apporté tout d'abord à l'identification des textes eux-mêmes, puis de toutes les citations que contiennent ces textes. On le voit, notre but n'est pas tant de reconstituer le « milieu » parisien de Lefèvre – ce qu'a remarquablement fait Rice – que de mieux mesurer la matière, les causes et l'étendue du rayonnement intellectuel qui fut le sien à travers toute l'Europe.

Une dernière difficulté, enfin, concerne la présentation d'un dossier d'une telle ampleur. Le classement d'ensemble d'une documentation aussi foisonnante pose un problème qu'on a depuis longtemps rencontré dans la collection *Europa Humanistica* et qui a été résolu de façons diverses :

faut-il procéder en suivant la chronologie de l'humaniste, comme on l'a fait dans le premier volume de la collection (*La France des humanistes. Hellénistes I*)? Ou le classement doit-il se faire par auteur (ou groupe d'auteurs) transmis ? La première solution s'impose sans difficulté dans le cas d'humanistes dont « les transmissions » ne sont pas trop nombreuses, et dont la première édition d'un texte n'est pas suivie d'une longue série de rééditions : tel est le cas, par exemple, de Germain de Brie ou de Philippe Montanus, deux humanistes français traités dans le volume *Hellénistes I*²⁹. Or, tout le dossier Lefèvre est aux antipodes de ces deux critères : d'une part, les textes transmis sont nombreux et très diversifiés ; et d'autre part beaucoup des ouvrages de Lefèvre sont suivis d'une kyrielle de rééditions, avec ou sans ses commentaires – ou ceux de ses élèves, comme Clichtove. On peut alors choisir d'organiser l'ouvrage en consacrant un chapitre à chaque auteur transmis : telle est la solution qu'ont retenue nos collègues de Heidelberg, dans tous leurs volumes³⁰. Face à l'abondance considérable des ouvrages et à la complexité du dossier, j'inclinerais volontiers, en vue de la commodité du lecteur, à adopter cette méthode de classement, quitte à prévoir, si l'on ne veut pas renoncer la suite chronologique de la vie de Lefèvre, un vaste appendice présentant les titres année par année, sous une forme abrégée – par exemple selon la méthode des *Short-title Catalogues* –, avant les Index. Quoi qu'il en soit, ce travail est en voie de réalisation collective à la section de l'humanisme de l'IRHT pour les deux ans qui viennent : *dis fauentibus*, il devrait donc être achevé en 2014.

En octobre 1529, Lefèvre publie sous le titre *Grammatographia* (Paris, Simon de Colines) une grammaire latine de son cru, écrite à l'intention de sa jeune élève Madeleine de France. Un an plus tard, dans un appendice à cet ouvrage publié par le même imprimeur-libraire, la *Clavis Tesserarum Grammatographiae*, Lefèvre donne certaines des clés de sa pédagogie ludique et se désigne lui-même malicieusement comme Dédale. Déjà en 1512, un correspondant de Beatus Rhenanus, le dominicain Johannes Cuno, de Nuremberg, l'avait désigné comme *philosophum δαιδαλογραφώτατον*³¹, *quippe qui ut alter Daedalus faber carpento ornato affabre fabrefacto philosophiam Aristotelicam eleganti stola et phrasi decoratam cunctis aspiciendam invexit*³². Tel est le défi que nous avons à relever dans ce volume de la collection *Europa Humanistica* : parcourir le labyrinthe de tant de textes transmis, et donner un aperçu exact et précis du moindre détail, tout en insérant chaque « transmission » dans une vue d'ensemble claire et complète. Illustration de la vertu cardinale de *prudentia* : il s'agit de « voir près et loin ».

²⁹ *La France des humanistes. Hellénistes I*, par J.-Fr. MAILLARD [et al.], Turnhout, 1999, p. 11–40 (Germain de Brie) et p. 323–348 (Philippe Montanus).

Le premier (G. de Brie, c. 1490–1538) n'a transmis, à partir de 1526, que des œuvres de Jean Chrysostome (et pseudo-chrysostomiennes), mais ses « rééditions » s'étendent jusqu'en 1614. Le second (Ph. Montanus : c. 1496–1576) a transmis Jean Chrysostome et Théophylacte, archevêque de Bulgarie.

³⁰ Ainsi, dans le dernier volume paru (*Die Deutschen Humanisten. I, 3*, Turnhout, 2010), la monographie consacrée à Jacobus Micyllus (p. 1–104) comporte onze chapitres, chacun étant consacré à la transmission d'un auteur (Tite-Live, Tacite, Martial...).

³¹ Risquons une traduction pour cet *hapax* destiné à qualifier le philosophe : « le plus finement accompli dans l'art d'écrire ».

³² Voir le début de l'épître dédicatoire de l'édition de Grégoire de Nysse par Johannes Cuno, Strasbourg, 1512. Texte repris dans *Briefwechsel des Beatus Rhenanus*, ed. A. HORAWITZ & K. HARTFELDER, Leipzig, 1886, p. 45.

